



UNIVERSITÄTS-  
BIBLIOTHEK  
PADERBORN

# **Don Quichotte De La Manche De Michel De Cervantes**

1810.

**Cervantes Saavedra, Miguel de**

**PARIS, 1810-**

Chap. XII. Grande querelle et terrible combat entre les héros errans.

---

[urn:nbn:de:hbz:466:1-78764](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-78764)



## CHAPITRE XII.

*Grande querelle et terrible combat entre les héros errans.*

APRÈS une belle et longue conversation, l'inconnu dit à don Quichotte : Seigneur, je dois vous apprendre que cette incomparable Cassildée de Vandalie, dont mon heureux destin m'a rendu l'esclave, n'a payé mes tendres soins qu'en occupant sans cesse ma valeur à des travaux plus grands, plus pénibles que ceux du fameux Hercule. L'un de ces travaux était à peine achevé, que Cassildée m'en indiquait un autre, m'assurant toujours en vain que ce serait le dernier. C'est ainsi qu'elle exigea que j'allasse défier à Séville cette célèbre géante nommée la Giralda (1), qui, sans jamais changer de place,

---

(1) C'est une figure colossale de bronze doré pesant vingt-huit quintaux, et formant cependant une gironeite très-mobile au sommet de la tour qui sert de clocher à la cathédrale de Séville.



se donne un si terrible mouvement. J'allai, je vis, je vainquis, je fixai la Giralda, grâce à un vent du nord qui souffla pendant une semaine. Après cet exploit, Cassildée me prescrivit de peser les énormes pierres des taureaux de Guisando ; entreprise plus digne d'un crocheteur que d'un chevalier. Elle voulut encore que, me précipitant dans le profond abîme de Cabra, je lui racontasse en détail les merveilles qu'il renfermait. J'eus à bout de tout, seigneur. Alors l'inexorable Cassildée me commanda de parcourir l'Espagne, et de faire avouer, le fer à la main, à tous les chevaliers errans de cette contrée, que ma dame l'emportait en beauté sur toutes les princesses du monde. Vous me voyez occupé de cette difficile entreprise. J'ai déjà vaincu une foule de chevaliers, parmi lesquels, le triomphe dont je m'honore davantage, c'est d'avoir forcé le plus grand, le plus redoutable de nos guerriers, le fameux don Quichotte de la Manche, à convenir que sa Dulcinée n'était pas digne de disputer la palme à Cassildée de Vandalie.

A ces paroles, notre héros eut besoin de faire un effort pour réprimer sa colère, et ne pas répondre par un démenti. Seigneur, dit-il, le plus doucement qu'il lui fut possible, je ne



m'oppose point à ce que vous ayez vaincu beaucoup de chevaliers espagnols; mais j'ai de fortes raisons de vous assurer que celui que vous avez pris pour don Quichotte n'était pas ce guerrier célèbre : vos yeux sans doute furent abusés. — Comment ! que voulez-vous dire ? J'ai si bien vaincu don Quichotte, que je vais vous le dépeindre. C'est un grand homme, maigre, sec, dont le visage est long, décharné, le nez aquilin, les moustaches noires et pendantes, il a pris pour son surnom celui de chevalier de la Triste figure; son écuyer est un laboureur appelé Sancho Pança; le vigoureux coursier qui le porte dans les batailles se nomme Rossinante; sa dame, Dulcinée du Toboso, ci-devant Aldonza Lorenzo, dont il a changé le nom comme j'ai fait pour la mienne, qui s'appelait simplement Cassilde, et que j'appelle Cassildée. Voilà, ce me semble, assez de détails, et si malheureusement ils ne vous suffisent pas, je porte une épée, seigneur, qui prouve tout ce que j'avance. — Avant d'accepter cette preuve, je dois vous répondre, seigneur, que ce don Quichotte dont vous parlez est mon ami le plus tendre, le plus inséparable, le plus intime; que tout ce que je puis faire pour accorder en ce moment la politesse



et la vérité, c'est d'imaginer que les enchanteurs ennemis de don Quichotte ont donné ses traits, sa figure, que vous avez exactement dépeints, à quelque guerrier vaincu par vous. Ce n'est pas la première fois que leur effroyable malice employa ces moyens affreux pour ternir la gloire de celui qu'ils détestent. Hier encore ils ont transformé la divine Dulcinée en une vile paysanne. Ne doutez pas qu'ils n'aient de même métamorphosé mon ami; n'en doutez pas, je vous le répète : si je pensais que sur ce point il vous restât la moindre incertitude, je vous dirais alors, seigneur, que voici don Quichotte lui-même, prêt à vous détromper à pied comme à cheval.

En disant ces mots, le héros se lève, et met la main sur son épée. L'inconnu le regarde sans s'émouvoir : J'aime fort, répond-il, que l'on me détrompe, et, s'il faut vous parler avec franchise, celui qui vous vainquit transformé ne sera pas fâché de vous vaincre en propre personne. Mais les exploits de nuit ne plaisent qu'aux brigands : attendons que la belle aurore puisse éclairer notre combat. J'y mets l'expresse condition que le vaincu demeurera soumis aux volontés du vainqueur, pourvu qu'il ne lui prescrive rien de contraire aux lois de la cheva-



lerie. J'aurais dicté moi-même ces conditions, reprit le fier don Quichotte. Aussitôt les deux héros vont éveiller leurs écuyers, et leur commandent de tenir prêts leurs chevaux au point du jour pour vider cette grande querelle.

Sancho surpris et tout effrayé demeura muet à cet ordre. Frère, lui dit l'écuyer inconnu, vous êtes instruit sans doute de la coutume d'Andalousie? Non, répondit le triste Sancho. — Je vais vous mettre au fait, mon ami; c'est, lorsqu'on est témoin d'une bataille, de ne point rester oisif. — Qu'entendez-vous par ces paroles? — J'entends que pendant le combat de nos maîtres nous jouerons aussi des couteaux. — Ah! c'est la coutume d'Andalousie? — Oui, c'est un ancien usage auquel on ne peut guère manquer; ainsi, mon confrère, préparez-vous. — Monsieur, j'ai l'honneur de vous dire que cet usage, fort vilain, est particulier à votre pays. Mon maître, qui connaît assurément bien toutes les ordonnances de la chevalerie, ne m'a jamais dit que les écuyers fussent obligés de se battre entre eux. Mais enfin, en supposant que ce soit une de vos lois, il doit y avoir une punition pour ceux qui manquent à la loi; or je vous déclare d'avance que je me sou mets à la punition; d'ailleurs je n'ai point d'épée. — A



cela ne tienne, mon cher; j'ai avec moi deux grands sacs de toile, vous en prendrez un, moi l'autre, et nous nous battons à coups de sac. — Comme cela je veux bien; celui qui frappera le mieux ne risquera que d'ôter la poussière de dessus l'habit de son ennemi. — Sans doute, mais je dois vous prévenir que, de peur que le vent n'emporte les sacs, nous aurons soin de mettre dans chacun une douzaine de gros cailloux. — Seulement ! Diable ! comme vous y allez ! C'est avec cet édredon-là que vous faites vos oreillers ! Oh ! monsieur, je vous déclare que vos sacs seraient remplis d'étoupes de soie, que je ne me battrais point. Laissons à nos maîtres cette folie, vivons et buvons, croyez-moi. Avez-vous peur que la mort ne vienne nous prendre trop tard ? Allez, allez, soyez tranquille; ne cueillons pas le fruit vert, il tombe assez de lui-même quand il est mûr. — Cependant nous ne pouvons nous empêcher de nous battre au moins une demi-heure. — Pas une seule minute. Il serait beau vraiment qu'après avoir bu ensemble de ce bon vin que vous m'avez donné si généreusement, nous allussions nous échine ! Non, non, il n'en sera rien; je ne peux me battre qu'en colère, et je n'aurai jamais de colère contre quelqu'un aussi



aimable que vous. — Pardonnez-moi, je sais un moyen : avant de commencer je vous donnerai, si vous voulez, une demi-douzaine de soufflets; cela réveillera votre colère, fût-elle plus assoupie qu'une marmotte. — Non, monsieur; il vaut beaucoup mieux laisser dormir nos colères; Dieu nous ordonne de vivre en paix : chacun de nous ne peut qu'y gagner. Tel qui cherche noise finit souvent par se faire froter. Un chat qu'on pousse à bout devient un lion : vous ne savez pas ce dont je suis capable. Restons en repos, je vous le répète; le mal qui en arriverait serait sur votre conscience.

Dans ce moment la brillante aurore s'avancait sur son char d'opale; les plantes, les fleurs, les tendres arbustes, relevaient à son doux aspect leur tête humide de rosée; les oiseaux secouant leurs ailes se répondaient d'un arbre à l'autre; les forêts, les prés, tout couverts de perles liquides, de pierres précieuses, réfléchissaient les couleurs du ciel; les fontaines, les ruisseaux limpides murmuraient plus agréablement; la terre, les eaux, toute la nature semblait sourire à l'astre du jour, lorsque le pauvre Sancho, jetant les yeux sur cet écuyer avec lequel il avait passé la nuit, pensa tomber à la renverse en découvrant son terrible nez. Ce nez énorme



lui ombrageait tout le visage, descendait de deux doigts au-dessous de la bouche; il était de plus surmonté de plusieurs grosses verrues rougeâtres, et donnait au reste de la figure un air, un aspect effroyables. Sancho recula quatre pas, croyant apercevoir un spectre. Il résolut bien dans son cœur de recevoir mille soufflets plutôt que de se mettre en colère contre le possesseur d'un tel nez.

Don Quichotte, pendant ce temps, contemplait son adversaire, dont la visière exactement fermée ne lui permettait pas de voir le visage. Sa taille n'était pas haute, mais ses membres paraissaient forts. Il portait par-dessus ses armes une casaque de brocard d'or, semée d'une multitude de lunes brillantes comme des miroirs. Un superbe panache de plumes blanches, vertes, jaunes, ombrageait son casque; et sa grosse lance était armée d'un fer acéré long d'un palme. Notre héros jugea que son ennemi devait être redoutable. Il s'en réjouit au fond de son cœur, et lui demanda poliment de vouloir bien lever sa visière. Je ne montre jamais mon visage qu'après le combat, répondit fièrement l'inconnu. Du moins, reprit notre chevalier, daignez me regarder avec attention, et me dire si je suis ce don Quichotte que vous



prétendez avoir vaincu. Il est impossible, seigneur, de lui ressembler davantage. Je n'ose pourtant rien affirmer, d'après ce que vous m'avez dit des enchanteurs qui le poursuivent. — Il suffit : montons à cheval, cette lance finira votre erreur.

Tous deux aussitôt s'élancent sur leurs coursiers, et s'éloignent pour prendre du champ. Don Quichotte n'avait pas fait vingt pas que le chevalier des Miroirs lui crie : Souvenez-vous bien, seigneur, de la parole donnée; le vaincu doit rester soumis à la volonté du vainqueur. Sans doute, répondit don Quichotte en s'arrêtant, à condition qu'il ne lui prescrira rien de contraire aux lois de la chevalerie. Dans ce moment ses yeux se portèrent sur l'étrange nez de l'écuyer; il demeura surpris à cette vue. Sancho, qui tremblait de toutes ses forces, et cherchait à s'éloigner de ce nez terrible, s'en vint supplier son maître de vouloir bien l'aider à monter sur un arbre, pour voir, disait-il, plus à l'aise le beau combat qu'il allait livrer. Je t'entends, répondit don Quichotte, tu n'aimes à regarder les taureaux que du haut de la galerie. — Monsieur, je ne vous cache point que ce diable de nez me fait un peu de peur; je ne me soucie pas de rester à sa portée. — Je le



conçois, mon ami; et si je n'étais moi-même, j'en serais peut-être troublé.

Le héros se détourne alors pour placer Sancho sur un liège. Le chevalier des Miroirs arrivait dans cet instant de toute la vitesse de son coursier, c'est-à-dire au petit trot; car ce coursier ne valait guère mieux que Rossinante. Il s'aperçoit en arrivant que don Quichotte, occupé de son écuyer, n'avait pas encore pris du champ : il s'arrête pour l'attendre. Notre héros qui le voit près de lui se retourne vivement, enfonce les éperons dans les flancs maigres de Rossinante, et, pour la première fois de sa vie, le fait partir au galop. L'inconnu veut en faire autant; mais, malgré ses coups de talons, son cheval essoufflé demeure immobile. Le pauvre chevalier s'agitait avec ses jambes, avec sa bride, avec sa lance et son écu, quand le héros de la Manche, arrivant sur lui comme la foudre, lui fait vider les arçons, et le jette à terre sans connaissance. Aussitôt à pied, l'épée à la main, il court auprès du vaincu, dont il se hâte de délayer le casque pour s'assurer s'il était mort. Sancho plein de joie s'était pressé de descendre de son arbre. Il arrivait lorsque son maître découvrant le visage de son ennemi reconnaît..... faut-il le dire? et



qui jamais pourra le croire?... les traits, la figure, la propre figure du bachelier Samson Carrasco. Stupéfait de surprise : Sancho, s'écrie-t-il, viens, accours, et juge toi-même du nouveau tour de la malice inconcevable de ces perfides magiciens. Sancho s'approche, regarde, et, reconnaissant le bachelier qui demeurait étendu sans mouvement, se met à faire de grands signes de croix. Monsieur, dit-il, c'est égal, commencez par lui passer votre épée au travers du corps, ce sera toujours un enchanteur de moins. Je pense que tu as raison, répond don Quichotte; ce ne peut-être que pour m'abuser et se soustraire à ma vengeance que ce négromant vient de prendre la figure de Carrasco. Il lève aussitôt son épée; mais l'écuyer inconnu, dépouillé de son grand nez, vint se jeter aux pieds du vainqueur : Arrêtez, s'écria-t-il, ne tuez pas votre ami; c'est le pauvre Samson Carrasco, c'est lui; n'en doutez pas, monsieur, je vous l'assure, vous le certifie, vous le jure sur ma conscience. Où est votre nez, demanda Sancho? Le voilà, répond l'écuyer en le tirant de sa poche, et lui montrant un nez postiche. Sainte-Marie! ajouta Sancho en considérant l'écuyer tremblant, n'es-tu pas Thomas Cecial, mon voisin et mon



compère ? — Sans doute , je suis Thomas Cécil, et je t'expliquerai pourquoi le malheureux Carrasco et moi nous nous étions ainsi déguisés. Au nom de Dieu ! empêche ton maître de le tuer.

Le bachelier reprit alors ses sens ; et don Quichotte lui présentant la pointe de son épée : Chevalier , dit-il , vous allez mourir si vous ne confessez que la beauté de Dulcinée l'emporte sur celle de votre dame, et si vous ne me promettez d'aller jusqu'à la ville du Toboso vous remettre à la discrétion de cette illustre princesse, pour revenir ensuite me rendre compte de l'état où vous l'aurez trouvée. Je confesse et promets tout ce qu'il vous plaira, répondit d'une voix faible Carrasco. Ce n'est pas tout, reprit don Quichotte : avouez et croyez que le chevalier que vous avez jadis vaincu ne pouvait être don Quichotte, mais quelqu'un qui lui ressemblait ; comme, de mon côté, j'avoue et je crois que vous n'êtes pas le bachelier Carrasco, mais quelqu'un qui lui ressemble. Vous avez toute raison, reprit le pauvre infortuné : j'avoue, je crois, je pense, je sens que ce que vous dites est la vérité ; mais, pour Dieu ! donnez-moi la main, et daignez m'aider à me relever.



Don Quichotte satisfait secourut son ennemi ; parvint avec les deux écuyers à le remettre à cheval ; et le laissant entre les mains de Thomas , qui le conduisit au prochain village , il reprit , suivi de Sancho , la route de Saragosse.

---

De

To

par

fidél

vien

chan

se

gran

trist

song

issu

d'ap

cure

vali